

**FORUM À l'épreuve des crises (1/3) NATALIE MAROUN-TARAUD, chercheur à l'ENS
DIDIER HEIDERICH, auteur de « Plan de gestion de crise » (Éd. Dunod)**

Pourquoi gère-t-on si mal les crises ?

► C'est le propre des crises de ne pas être conformes aux prévisions.

► Illustration avec ce scénario catastrophe qui relève pour l'instant de la fiction.

9 septembre 2013, 17 h 37. Un employé de maintenance nucléaire, Nicolas, s'apprête à quitter, fébrile, la centrale de Nogent-sur-Seine. Il vient d'apprendre que sa femme a perdu les eaux. Elle doit rejoindre au plus vite la maternité située à 65 km pour donner naissance à leur deuxième garçon. Après une courte hésitation, il coche la case « conforme » sur le formulaire du contrôle visuel effectué à la suite d'un arrêt du réacteur. Tant pis pour la rayure qu'il a constatée dans la cuve du réacteur n° 2, peu avant le coup de fil. Il ne peut pas se permettre de perdre des heures de vérifications avec ses supérieurs.

13 décembre 2013, 9 h 21. Des alarmes contradictoires se déclenchent en salle de contrôle de la centrale nucléaire de Nogent-sur-Seine et laissent supposer une fuite sur le circuit primaire de refroidissement. Ce scénario, les employés de la centrale le connaissent par cœur. Il a été simulé maintes fois lors des exercices. C'est l'accident le plus craint, il peut conduire à la fusion du cœur. Le protocole d'intervention est suivi : le réacteur est immédiatement mis à l'arrêt, la centrale évacuée. Au sein de l'équipe restée aux commandes, la peur est palpable. Un technicien émet un doute sur la nature de l'accident, se ressaisit aussitôt et se plie au diagnostic unanime. La température commence à redescendre, le réacteur

serait donc sous contrôle. Soulagement. Toutefois, les capteurs de radioactivité continuent d'être saturés. Pour l'ensemble des ingénieurs sur place, la nouvelle donnée contradictoire est certainement due à un dysfonctionnement des capteurs : le signal est ignoré.

Confrontés à l'inconnu, nous tentons de superposer du connu. C'est la conséquence de l'effet de sidération : dans les premiers instants, face à l'incompréhension d'une situation insensée, les refus vont jusqu'à l'aveuglement. Ici, les ingénieurs oublient que la température n'est pas mesurée à chaque endroit de la cuve. Ils n'imaginent pas qu'elle puisse être en train de rompre. Ce scénario est contraire à toutes les

Confrontés à l'inconnu, nous tentons de superposer du connu.

prévisions, une case aveugle, un rebondissement impossible. Face aux modèles, nous ne savons pas appréhender le réel lorsqu'il se produit. Dans cette fiction, le seul à imaginer une alternative la rejette pour se plier à la norme. Confrontés aux signaux contradictoires, à des stimuli qu'ils ne savent pas interpréter, les ingénieurs concluent que les capteurs sont en panne.

Or, c'est la cuve du réacteur qui est en train de céder. Dans quelques minutes, la France va vivre sa plus grande crise depuis la Seconde Guerre mondiale. Des milliers d'irradiés, une zone de 30 km de rayon rendue inaccessible pour des siècles, des produits agricoles français interdits à l'exportation, la fin

de l'industrie nucléaire, le pays déserté de ses touristes.

Ce scénario peut paraître improbable, impossible. Mais c'est le propre des crises de ne jamais être conformes aux prévisions. Ce que nous décrit ce scénario catastrophe, c'est que l'on a beau tenter de maîtriser le système, la faille ou l'origine d'une crise peut provenir d'un contexte plus ou moins étendu.

Après la crise de Fukushima, chacun s'est interrogé sur le risque sismique pour l'écartier et rassurer les populations. C'est une erreur. On ne peut concevoir les risques uniquement sur la foi du passé, mais dans la complexité du présent. Ici, le malaise d'un employé soumis aux restructurations des services hospitaliers, ailleurs, la crainte du chômage et la précarité des prestataires : autant de facteurs échappant aux prévisions.

Enfin, dès que sont évoquées les conséquences, nous assistons au refus du pire : blottis dans nos croyances, nous ne pouvons pas imaginer l'effondrement brutal du pays comme un château de cartes. C'est pourtant dans un contexte de fragilités multiples que cette fiction se situe. Soutenue par l'émotion, l'aide internationale viendrait au secours des Français au début de la crise. Mais rapidement, la doctrine nucléaire de la France serait pointée du doigt et désignée comme arrogante par la communauté internationale.

Car l'arrogance fait le lit des crises, interdit de les penser, de les gérer. L'opinion publique demande des comptes, exige des réponses. Ce sera l'objet d'un prochain article : « Pourquoi communique-t-on si mal en situation de crise ? »



Un mécanicien de la centrale nucléaire de Cattenom (Moselle) habilité à pénétrer dans les parties les plus sensibles du bâtiment. Par négligence ou imprévu, un accident nucléaire est-il possible en France ?

OPINION XAVIER LACROIX, Université catholique de Lyon, Comité consultatif national d'éthique

« Devenir homme ou femme », regards sur un manuel scolaire

► Les réactions à propos de l'introduction du discours issu des *gender studies* dans des manuels de biologie ont été nombreuses ces derniers temps (La Croix du 19 juillet).

► Mais manquent souvent des analyses précises sur ce que disent exactement les ouvrages en question.

Je suis allé voir de près le chapitre proposé par l'un des éditeurs. Le texte est foncièrement ambigu. D'un côté, ses affirmations prises à la lettre et une à une sont exactes ; de l'autre ses silences et ses insinuations orientent le texte dans une certaine direction. Ce que j'appellerai l'« effet de convergence ».

Au rang de ce qui est indéniable : la différence entre « être un individu sexué » et avoir une « identité sexuelle ». Il est vrai que la seconde ne découle pas seulement du « sexe biologique », celui-ci n'étant pas si homogène qu'on le croit. Il y a donc

une part d'interprétation dans l'affirmation « je suis un garçon » ou « je suis une fille ». Et il est vrai que cette interprétation passe par des modèles sociaux.

Est juste aussi la différence entre « identité » et « orientation ». S'identifier comme homme ou comme femme est une chose ; orienter son désir vers les femmes ou vers les hommes en est une autre, qui ne coïncide pas forcément avec la première.

Mais le texte est éloquent par ses silences. On peut lire par exemple : « Seul sexe bien établi, le sexe biologique nous identifie mâle ou femelle, mais ce n'est pas pour autant que nous pouvons nous qualifier de masculin ou de féminin. » La deuxième partie de cette phrase est à double tranchant. À la lettre, cela est vrai. Mais le texte laisse entendre qu'entre être « mâle » et se qualifier de « masculin », comme entre être « femelle » et se qualifier de « féminin » il n'y a qu'une convention, un acte dont on souligne seulement l'écart avec l'appartenance corporelle.

Dès le début, il est affirmé que l'identité sexuelle est « déterminée par la perception subjective que l'on a de son propre sexe et de son orientation sexuelle ». Seul le versant « subjectif » est énoncé. De là à penser qu'elle est purement subjective... Au subjectif s'ajoute le culturel. Tout, dès lors, serait subjectif ou culturel. L'ancrage biologique de l'identité sexuée est négligé (ce qui est paradoxal dans un manuel de biologie !).

À la fin du chapitre, deux colonnes se font face : dans l'une est décrit avec minutie le développement du « sexe biologique ». Dans l'autre il est souligné principalement que chez les « primates supérieurs », le développement sexuel s'affranchit des déterminismes biologiques. On arrive alors à une simple juxtaposition des données biologiques et de « l'espace social ».

Aucune mention n'est faite de la relation du sujet à son corps, de l'appropriation de celui-ci, par le consentement à ses potentialités comme à ses limites. Rien de la symbolisation

à partir du vécu sexuel masculin ou féminin : différence dans la manière de désirer, de jouir, d'enfanter.

Très tôt il est question de l'hermaphroditisme ou de l'« intersexualité », auquel est consacrée la moitié d'une page, alors que la proportion de personnes concernées est de l'ordre de 1 pour 4 000.

Le texte est éloquent par ses silences.

L'orientation sexuelle est présentée comme définitive, alors que le choix homosexuel peut être passager (notamment lors de l'adolescence). Est validée la séparation de l'humanité en deux sous-ensembles : « hétérosexuels » ou « homosexuels ». Dès lors, le choix d'orientation peut s'opérer entre personnes « du même sexe ou non », comme s'il s'agissait d'un choix arbitraire, alors que la donnée première est la différence sexuelle. Entre l'appartenance à un sexe et le fait de désirer l'autre sexe, il n'y a pas seulement une relation

de convention : que l'autre désiré appartienne ou n'appartienne pas au « sexe opposé » n'est pas symétrique ou équivalent.

Entre l'intégration de l'identité sexuelle (appartenir à un sexe) et l'orientation du désir vers l'autre sexe (différent et complémentaire), il y a continuité, passage, homogénéité. Il y a une souffrance et un manque propres au désir homosexuel, qui ne proviennent pas seulement du regard social, comme l'affirme l'idéologie gay, discours que le texte fait sien.

La conclusion laisse aussi apparaître un choix et des silences : « Le mineur est libre de ses orientations sexuelles, c'est-à-dire qu'il peut avoir des relations sexuelles soit avec un homme, soit avec une femme. L'orientation sexuelle d'une personne fait partie de sa vie privée et en conséquence doit être respectée. » Cela est vrai, mais que rien d'autre ne soit dit du contexte des relations, des valeurs, des enjeux moraux impliqués est un peu curieux. On voit la pointe, l'effet de convergence.